NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 9 1954

Qu'est-ce qu'un catholique pratiquant ?

Albert RYCKMANS

p. 965 - 972

https://www.nrt.be/it/articoli/qu-est-ce-qu-un-catholique-pratiquant-2479

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Qu'est-ce qu'un catholique pratiquant ?

La question relève-t-elle de la sociologie religieuse ou de la pastorale? Sans dénier à la sociologie le droit de chercher à définir le pratiquant, on peut estimer que ce thème relève de la pastorale. En fait ni la sociologie ni la pastorale n'ont abouti jusqu'ici à fournir de définition valable du catholique pratiquant. C'est dire qu'il ne saurait être question d'en donner une ici, en ce moment. Mais qui niera que la question mérite un sérieux examen? Nous voudrions essayer de formuler quelques données d'expérience qui pourront peut-être contribuer à éclaircir la question. Car, si le curé à qui vous demandez combien il compte de pratiquants sur sa paroisse, vous répond en donnant la moyenne des présences aux messes dominicales, il est bien évident que cette statistique ne signifie pas grand'chose si l'on ne s'entend au préalable sur le sens du terme de «pratiquant».

On n'ignore pas la classification des baptisés en pascalisants, saisonniers et dominicaux. Elle ne présume rien ou peu de chose au sujet des dispositions des chrétiens ainsi catalogués.

Le chanoine Boulard aborde la question lorsque, dans « Problèmes Missionnaires de la France Rurale », il esquisse les éléments d'une définition de la paroisse chrétienne. Pour qu'une paroisse mérite ce titre il faut, d'après lui, que le grand nombre des habitants fréquentent la messe dominicale et fassent leurs Pâques. Il exige ensuite « l'activité chez les paroissiens des grandes vertus de foi, d'espérance et de charité, c'est-à-dire une activité marquée de foi et de charité envers le prochain, dans une élite entraînante et la même activité, intermittente et entraînée, dans la masse des fidèles ». Laisons de côté les éléments « institutionnels » exigés par notre auteur pour qu'une paroisse mérite le nom de chrétienne et soulignons simplement les données requises des chrétiens qui constituent la paroisse. Elles fournissent certainement des éléments à retenir en vue de la définition que nous cherchons.

Nous parlons de « pratiquants ». Pratiquant quoi? Ne confondons-nous pas, dans l'emploi si fréquent de ce mot, des choses très différentes? Tantôt pratiquant signifie quelqu'un qui s'acquitte de certaines obligations de la religion catholique : il assiste à la messe dominicale; il communie à Pâques. Tantôt pratiquant signifie le chrétien qui pratique vraiment la religion catholique, qui vit en catholique. Il s'agit de deux types de chrétiens fort dissemblables. Peu nous importe, nous employons le mot sans nous enquérir de ce qu'il représente vraiment. Et nous dressons des statistiques auxquelles on peut faire dire bien des choses qui forcément reposent sur des malentendus.

On voit aussitôt que le problème soulevé est au fond très grave. Il n'est autre que celui des rapports de la sociologie religieuse et de la pastorale. Nous n'aurons pas l'audace de chercher à déterminer quels devraient être ces rapports, mais est-on certain de trancher heureusement la question en séparant radicalement les deux disciplines? La sociologie religieuse revendique, avec l'élan propre à la jeunesse, une belle indépendance. Mais elle porte ses investigations sur un domaine où le surnaturel joue sans cesse. Et non pas comme accessoire, mais comme essentiel. S'il est vrai que la sociologie en général subit actuellement quelques sérieuses critiques [1], la sociologie religieuse fera bien de rester attentive

1. Voir par ex. : M. Chastaing, *Sociologie et Psychologie*, dans *Vie Intellectuelle*, **mai 1954.**

à ces difficultés qui deviennent très graves dès que l'on aborde le domaine du surnaturel.

Mais qu'est-ce qu'un catholique pratiquant? Pour les grandes paroisses nous ne sommes en possession que de statistiques, encore très rares, relatives à la fréquentation des messes dominicales. L'exemple classique est celui du recensement opéré dans les diocèses de Paris et de Versailles. C'est le seul recensement important effectué, à notre connaissance, dans des conditions offrant des garanties suffisantes. Nous n'oserions pas en dire autant du recensement effectué dans l'agglomération bruxelloise en 1951 [2]. Il s'agissait là d'une improvisation. « On distribua à chaque personne à la messe ce jour-là une image destinée à rappeler le dimanche des missions. C'est le décompte des images distribuées qui a donné le chiffre des pratiquants... Le temps était beau ». Nous nous souvenons fort bien en avoir fait la remarque : un grand nombre de Bruxellois avaient profité de ce beau dimanche, probablement le dernier beau dimanche de l'année, pour s'évader. Il faut savoir, pour juger de la valeur de pareil recensement, combien il est difficile de l'effectuer avec un minimum de garanties. Qui distribuait les images? Beaucoup d'enfants. C'est tout dire. Mais chaque paquet d'images égaré, oublié au presbytère ou tout simplement liquidé par des distributeurs fatigués, a fait compter à tort des dizaines de présences. Chose frappante : aucune paroisse, à notre connaissance, n'a déclaré forfait. Certains résultats sont trop beaux pour ne pas susciter des doutes dans l'esprit de ceux qui sont habitués à ce genre d'opérations. Et comme il ne s'agit en somme que de chiffres assez peu élevés, les erreurs influent lourdement sur les pourcentages d'ensemble.

Pour bien faire, pareils sondages devraient être opérés plus d'une fois par an ou, au moins, chaque année pendant plusieurs années. Ils devraient s'accomplir dans des conditions offrant de très grandes garanties de sérieux. Un seul sondage improvisé ne nous paraît pas permettre de tirer des conclusions valables.

Mais supposons le recensement bien fait. Nous voici en possession de statistiques fournissant le nombre des présents à la messe dominicale. Nous mettons ce total en regard du total de la population. Il faut encore, pour bien faire, déduire 20 % de ce dernier total : il s'agit des petits enfants, des vieillards, des légitimement empêchés. J'avoue n'avoir jamais vérifié ce taux de 20 %. Il semble que le taux à déduire doit varier sensiblement d'après les pays, les régions et même les localités, en fonction des conditions démographiques. Mais le taux de 20 % est communément admis; acceptons-le au moins provisoirement. Pouvons-nous appeler « pratiquants » ceux qui font acte de présence à la messe dominicale? Chacun voit que la réponse sera d'une complexité inquiétante. Nous nous trouvons devant une immense inconnue : quel est l'état d'âme de ces présents? Question capitale. Et comment donc! On nous répète que nous devons nous livrer à l'étude sociologique de notre paroisse. Il y aurait beaucoup à dire à ce propos. Contentons-nous de demander si la première étude à faire ne serait pas de tenter au moins l'esquisse d'une réponse à la question : quel est l'état d'âme des chrétiens qui paraissent dans nos églises le dimanche? Comment voulez-vous leur fournir une prédication adéquate si vous vous contentez d'une opinion conventionnelle à leur sujet ou si vous n'avez pas d'opinion du tout? Un pasteur doit savoir ce qu'il veut. Mais comment le saurait-il s'il ignore qui il a devant lui lorsqu'il prêche le dimanche? Et comment ferons-nous de notre peuple chrétien la « race élue », si nous prêchons dans le vide?

Essayons donc d'apporter une modeste contribution à la question de savoir

2. Voir François Houtart, *Les paroisses de Bruxelles*, Institut de Recherches économiques et sociales de l'Université de Louvain, 1954, pp. 64 et suiv.

quel est l'état d'âme des assistants à la messe du dimanche. Car il faut bien employer ce terme affreux d'assistants. Dans la plupart des églises d'Occident on ne compte aux messes du dimanche qu'une immense majorité d'« assistants », de gens qui ne font absolument rien d'autre que s'ennuyer et attendre la fin de la messe. Un troupeau abandonné, sans pasteur. C'est le grand drame de l'Eglise actuelle : le catholicisme se meurt chez nous de l'ennui de la messe du dimanche. Mais ce thème est trop grave et trop vaste pour que nous puissions le développer ici en ce moment. Voyons ce que nous pouvons savoir de l'état d'âme des « pratiquants » du dimanche.

Nul ne peut présumer du jugement de Dieu. Lui seul sonde les cœurs et les reins. Mais certaines données d'expérience sont tout de même de nature à éclairer le problème. Délimitons-le pour ne pas nous y perdre entièrement. Car « pratiquer » peut s'appliquer à celui qui vit fidèlement selon les préceptes de sa religion et — à l'autre extrême — à celui qui pose de temps en temps un acte de religion. Resterait à savoir s'il s'agit encore de religion ou si, en bien des cas, il ne faudrait pas parler de magie.

Actuellement on considère généralement comme pratiquant celui qui observe habituellement le précepte de la messe dominicale. Et en fait on ne possède pas, dans les grandes paroisses de ville, d'autre critère, sauf étude approfondie tout à fait exceptionnelle. Nous ignorons même, et forcément, le nombre de nos pascalisants!

Celui qui s'impose l'effort hebdomadaire de la messe dominicale semble vouloir tout au moins garder un contact avec l'Eglise. Il se range délibérément parmi ceux qui « vont à la messe ». Que vaut ce critère? Certainement beaucoup moins que ce que nous en pensons généralement, si nous examinons : 1° la valeur de l'acte de religion posé; 2° les garanties de persévérance; 3° l'état d'âme du sujet.

Quant au 1°, demandons-nous combien d'assistants à la messe du dimanche posent au cours de celle-ci un acte de religion conscient et volontaire? Combien prient d'une manière ou d'une autre? Combien s'unissent au saint sacrifice? Et que dire du nombre de communiants sur le total des présents?

A toutes les questions que nous venons de poser il faudra répondre sans hésiter, pour la plupart des messes, dans la plupart des églises de la plupart des grandes paroisses de villes : *une minorité.* Il faut assister à une messe tardive pour s'y rendre compte, au milieu du peuple chrétien, de l'aspect vraiment tragique de la situation. Je pèse mes mots. Nous disons donc : une minorité, et cette minorité devient de plus en plus restreinte à mesure que les questions deviennent de plus en plus exigeantes.

Si le total des présences atteint le quart de la population et si le total des communions atteint ou dépasse, un dimanche ordinaire, le quart du total des présences, on parlera d'une bonne paroisse ou même d'une paroisse fervente. Il est vrai que la presque totalité des paroisses ne possèdent pas de statistiques sérieuses à ce sujet. Mais chacun sait qu'aux messes tardives, généralement les plus fréquentées, le total des communiants atteint environ le dixième des présents dans les bonnes paroisses et que dans la plupart des paroisses de notre pays personne n'y communie. Personne!

La grande majorité des habitués des messes tardives ne communient tout au plus qu'aux très grandes fêtes : Pâques et Noël. Quelques-uns s'ajoutent à la Toussaint. Un bon nombre de pascalisants ne paraissent à l'église qu'à Pâques. Que se passe-t-il chaque année entre le confesseur et eux? C'est pour moi un mystère que je ne suis pas parvenu à percer. Ajoutons enfin, en demandant au lecteur d'être bien attentif à ce fait, qu'un grand nombre des assistants du dimanche ne communient *jamais.* Ne vous récriez pas. Dans une paroisse de grande ville, de dix mille habitants, le total de ces abstentionnistes peut facile-

ment s'élever à plusieurs centaines. Beaucoup parmi ceux-ci ne manquent peut-être, même probablement, jamais à la messe; nous les comptons parmi les « bons » chrétiens. Ils ne communient jamais. Nous les rangeons parmi les « pratiquants ». Mais en réalité ils ne veulent pas s'« engager ». Ils ne veulent ou ne peuvent pas changer de vie. Ils n'ont peut-être même plus la foi. Que viennent-ils faire à la messe? Beaucoup s'y rendent par habitude. D'autres sous la contrainte familiale ou sociale. D'autres sous l'empire d'une crainte mal définie. D'autres encore ne veulent pas couper définitivement les ponts. Qui ne voit les conséquences qui découlent déjà de ces faits, au point de vue prédication dominicale? A qui croyons-nous parler? Que voulons-nous?

Deuxième question : quelles garanties de persévérance peut-on présumer chez nos assistants du dimanche? Les faits prouvent que ces garanties sont en bien des cas très minimes. On se dispense de la messe pour des motifs futiles. Dès que la contrainte sociale cesse de jouer beaucoup abandonnent totalement. C'est le cas fréquent de ceux qui changent de résidence ou perdent le contact avec l'ancien milieu familial. C'est aussi le cas des mariages « mixtes ». Même chose à l'adolescence, lors de l'entrée au travail. Ou bien à la suite d'un malentendu avec le clergé, à la suite de lourdes épreuves, de discordes avec des catholiques, etc. On peut poser comme règle que le catholique ignorant de la religion, et presque tous nos « pratiquants » le sont, cessera la pratique religieuse dès que dans sa vie habituelle se produira un changement ou un ébranlement le libérant de la contrainte sociale ou le troublant sérieusement. Pour lutter contre cette ignorance mortellement dangereuse nous ne disposons auprès des adultes que de la prédication et de l'imprimé, à moins d'adopter courageusement les méthodes d'apostolat par contact personnel. Je parle de la masse et non d'une minorité de privilégiés qui disposent de cercles ou de groupements. *Et nunc erudimini!*

Réfléchissant à tous ces faits que m'enseigne l'expérience je comprends mieux ce que me dirent tant de prêtres allemands avec qui je pus converser très peu de temps avant la dernière guerre alors que la persécution était déjà amorcée. Leur avis unanime peut se résumer ainsi : « Nous ne comptons sur la persévérance que de ceux de nos chrétiens qui communient au moins tous les dimanches ». L'explication est simple : les sacrements, surtout la Sainte Eucharistie, sont de nécessité *vitale*. Et surtout dans les moments difficiles. Or la vie chrétienne de nos jours est presque toujours difficile. Le cinéma et la radio ne l'ont certainement pas facilitée.

Troisième question. La plus grave et la plus délicate. Que pensent ces assistants du dimanche? Que pensent-ils au point de vue religieux? Quel est pour eux le sens religieux de leur vie? Un très grand nombre de ces « pratiquants » du dimanche, j'allais écrire le plus grand nombre, ne pensent rien du tout par eux-mêmes et au point de vue que nous venons d'indiquer. Leur ignorance religieuse et leur inertie sont fabuleuses! Ils ne possèdent plus, *vitalement*, même les éléments du petit catéchisme. N'importe quel enfant qui suit avec bonne volonté les cours de catéchisme préparatoires à la communion solennelle en sait plus long que ces adultes, professions libérales souvent y comprises! Beaucoup de pratiquants n'ont jamais cru solidement à quelque chose; beaucoup n'ont jamais vraiment vécu intensément leur religion; beaucoup n'ont jamais aimé Dieu de tout leur cœur ni le prochain, bien entendu. D'autres en très grand nombre aussi, démunis devant les assauts du monde, de la chair, de l'orgueil et du démon, ont perdu ce qu'ils possédaient. La religion s'est estompée dans leur âme et ils vivent à ce point de vue dans une atonie, dans une grisaille, d'où toute pensée religieuse claire est absente. La prédication du dimanche devrait traduire pour eux le cri célèbre qui retentit dans une tranchée de Verdun : « Debout les morts! » ou au moins les dormeurs. « Maintenant le moment est venu de

secouer le sommeil » écrit l'Apôtre. Entendons-nous souvent retentir ces accents qui devraient galvaniser les mourants?

Pour essayer de sonder la mentalité de nos chrétiens du dimanche, posons trois questions. Premièrement, combien savent que pour vivre en chrétien il faut être en état de grâce? Secondement, combien désirent vivre en état de grâce ou recouvrer cet état s'ils l'ont perdu? Troisièmement, combien sont en état de grâce?

Nous touchons ainsi au cœur de notre problème. Ne semble-t-il pas que la deuxième question cerne la réponse à donner à celle que pose toute notre étude : « Qu'est-ce qu'un catholique pratiquant? » Je sais qu'il conviendrait de poser une question subsidiaire, à savoir : combien traduisent leur désir d'union à Dieu (car c'est cela l'état de grâce, la possession de la vie divine, et non pas « être en règle »), combien donc traduisent leur désir de vivre en catholiques par la pratique de la charité fraternelle? « Le second commandement... » Mais la question n'est que subsidiaire. Le manque de vraie charité fraternelle tient souvent à l'ignorance doctrinale. On prêche beaucoup de sermons de charité dans nos églises, mais très peu la charité.

Peut-on s'aventurer jusqu'à apprécier — approximativement, s'entend — le nombre de ceux, parmi nos habitués du dimanche, qui sont probablement et habituellement en état de grâce? La seule question fera sursauter, s'indigner ou sourire plus d'un lecteur. Mais concevez-vous qu'un pasteur d'âmes ne se la pose jamais?

Sans doute l'ignorant de bonne foi peut être en état de grâce et l'Eglise catholique ne couvre pas le salut. Mais la grâce sanctifiante suppose pour la plupart des hommes vivant dans notre civilisation des conditions bien précises. Vous pouvez présumer que la plupart de vos communiants dominicaux, donc ceux qui ont l'habitude de communier le dimanche, sont habituellement en état de grâce, ou sont animés du désir de vivre en état de grâce. Je sais bien que saint Pie X a déclaré que « le Christ et l'Eglise désirent que chacun s'approche chaque jour du banquet sacré » — (encore un thème de méditations amères pour les pasteurs qui scrutent leurs responsabilités). Je sais aussi qu'il existe des monstres ou des ignorants complets qui communient fréquemment et consacrent le meilleur de leurs forces à rendre leurs semblables malheureux. Mais nous ne traitons pas ici d'exceptions et nous envisageons le possible. Fait remarquable : on enregistre très peu de défections parmi les chrétiens qui ont l'habitude de communier chaque dimanche.

On peut étendre la présomption favorable très sérieuse à la plupart des communiants mensuels. Il faut d'ailleurs noter que la proportion des communiants mensuels par rapport aux communiants hebdomadaires n'est pas très forte et tend à diminuer. De même le nombre des communiants saisonniers et surtout des purs pascalisants diminue d'une manière constante. La vie actuelle exige de la plupart des chrétiens une option, un engagement, un effort de plus en plus grand s'ils veulent rester vraiment fidèles. Sans usage fréquent des sacrements la plupart ne « tiennent pas le coup », si l'on ose dire. L'influence délétère de l'ambiance devient de plus en plus nocive, la contrainte sociale de moins en moins favorable à l'observance des préceptes moraux de la religion. Les soucis de la vie courante deviennent de plus en plus absorbants. Le besoin de plaisirs, de confort, de luxe, exige de plus en plus d'argent et le prestige de celui-ci devient de plus en plus impérieux. Que dire de tant de jeunes ménages « pratiquants » qui refusent l'enfant? L'exigence du Maître est tragique pour beaucoup de chrétiens : « Nul ne peut servir deux maîtres ». Soyez sûr que parmi les assistants aux messes du dimanche beaucoup sont asservis par l'argent et ne trouvent pas la force de secouer ce joug. Ce n'est pas en leur arrachant quelques francs pour une misère spectaculaire ou pour nos œuvres que nous opérerons leur libération!

On pourrait résumer les considérations qui précèdent en disant que le nombre des chrétiens vraiment pratiquants, certainement soucieux de vivre de la vie de la grâce et de progresser dans cette vie (car la stagnation n'est pas possible pendant longtemps) est probablement un peu plus grand que le nombre de la moyenne des communiants dominicaux hebdomadaires, car il faut ajouter à ce nombre la plupart des mensuels, quelques saisonniers et quelques pascalisants, plus un certain nombre de craintifs, jansénistes, scrupuleux et esclaves de l'habitude. De quelle habitude? Tout simplement de l'habitude. Je suppose que vous prêchiez sans cesse, comme il se doit, l'importance vitale de la grâce sanctifiante et la nécessité des sacrements spécialement de la Sainte Eucharistie en vue du maintien et du développement de cette vie. Vou aurez parfois la possibilité d'interroger prudemment des pénitents ou des fiancés par exemple et de leur demander s'ils ont entendu cette prédication. Bien certainement. Pourquoi n'ont-ils pas décidé de communier plus fréquemment? Que pensent-ils en vous entendant? Un certain nombre, beaucoup plus grand que vous ne l'attendez, répondront candidement : Rien! D'autres vous diront qu'ils ont pensé : Je dois le faire. Ou plutôt : Je devrais le faire. Pourquoi ne sont-ils pas passés à l'acte? Certains vous diront qu'ils ne le savent pas. D'autres accuseront l'habitude. Vous n'en tirerez rien de plus. Mais il est certain que l'habitude et la force d'inertie sont les pires ennemis de tout progrès. Et ici nous touchons du doigt l'importance capitale de l'éducation chrétienne si négligée de nos jours dans tant de familles « pratiquantes ».

Voulez-vous passer maintenant à un recoupement très significatif? Examinez attentivement le taux de générosité de vos chrétiens. Combien s'imposent parfois un vrai sacrifice matériel pour pratiquer la charité fraternelle? L'auteur de ces lignes a fait procéder un jour à un sondage pour chercher réponse à cette question. On se souvient sans doute des graves inondations survenues il y a quelques années lors du raz de marée sur les côtes belges et hollandaises. Une collecte exceptionnelle fut prescrite dans les églises. Chez nous, comme partout ailleurs sans doute, le résultat fut exceptionnellement brillant. Nous en étions impressionnés et édifiés. Mais un doute nous vint et je fis procéder au relevé des billets et des pièces de monnaie recueillis à cette collecte. Le résultat fut étonnant et décevant pour qui se faisait des illusions. Sans doute, on peut supposer que quelques assistants donnèrent plus d'un billet ou plusieurs pièces de monnaie. Mais le sondage restait valable dans l'ensemble, compte tenu aussi du nombre des enfants présents. Résultat : un peu plus du tiers des adultes présents aux messes de ce dimanche semblent avoir fait un réel effort. Ne parlons pas d'un grand sacrifice, sauf dans des cas exceptionnels. En somme, un peu plus que le nombre des communiants dominicaux. Le parallélisme n'est-il pas frappant? Il confirme notre opinion en ce qui concerne la question de la pratique de la charité fraternelle par ces communiants. Bien sûr, elle n'est presque jamais héroïque comme elle devrait l'être, mais l'éducation de la plupart de nos chrétiens n'a-t-elle pas été négligée ou faussée dans ce domaine dès la tendre enfance? On ne peut méconnaître cette circonstance atténuante lorsqu'on cherche à apprécier l'importance de la pratique de la charité fraternelle par rapport à l'état de grâce.

Une paroisse moyenne de nos grandes villes compte donc probablement comme vrais pratiquants un bon tiers des présents à la messe dominicale. Chiffrez cela. Il y aura lieu d'être effrayé. Nous ne disons pas que tous les autres sont en état de péché mortel. Nous disons que beaucoup de ces autres sont certainement en état de péché mortel. Un grand nombre vivent dans un état de tiédeur, d'indifférence, qui ne peut durer longtemps. Aucun doute n'est possible à ce sujet. Nous ne désignons personne en particulier, Dieu nous en garde! Mais il ne faut pas avoir accompli beaucoup d'années de ministère paroissial pour savoir avec certitude que nos messes du dimanche sont fréquentées par des

dizaines, je pense qu'il faut avoir le courage de dire, par des centaines de « pratiquants » qui ne sont pas en état de grâce, dont beaucoup ne désirent pas être en état de grâce ou recouvrer l'état de grâce, ou ne savent même pas qu'il existe un état de grâce. Ils ne « font de mal à personne ». Quant aux devoirs envers Dieu, le Christ, l'Eglise et le prochain, ils n'en ont, au point de vue de la vie divine, cure ni idée. Pour un tiers des adultes présents le dimanche nous pouvons avoir nos apaisements tout en confiant le problème, en tremblant, à la miséricorde de Dieu.

Faut-il marquer maintenant toute l'importance que représente en pastorale l'investigation portant sur l'état d'âme des deux autres tiers? Car il y a là une masse de chrétiens « récupérables » si nous y mettons le temps et le prix et l'intelligence nécessaires.

Evidemment, beaucoup de nos paroissiens qui viennent à la messe le dimanche sont prisonniers d'une situation inextricable, au moins momentanément. Songez que dans une commune du grand-Bruxelles que nous connaissons bien, et non la plus mauvaise, on compte 20 divorces sur 100 mariages, que les mariages entre divorcés ou dont un des conjoints est divorcé deviennent de plus en plus nombreux. On peut estimer à 25 et jusqu'à 30 % le nombre des « ménages » irréguliers! Un certain nombre de ces ménages fréquentent régulièrement la messe dominicale. Tout le monde, clergé y compris, ignore généralement leur situation, qui ne sera révélée bien souvent qu'au moment du décès d'un des « conjoints ». Tout un aspect de la pastorale est à repenser en fonction de chiffres pareils, car nous devons tâcher de sauver ces âmes. Beaucoup de jeunes ménages ont décidé fermement de ne plus avoir d'enfants. Tant pis pour les sacrements! Mais beaucoup restent fidèles à la messe du dimanche, ne fut-ce que pour se rassurer ou pour sauver la face. Beaucoup d'hommes d'affaires ou de commerçants ne veulent pas renoncer à des procédés que l'intime de leur conscience réprouve, mais ne manqueront pas la messe dominicale. L'infidélité conjugale est beaucoup moins rare que nous ne le pensons, chez les « pratiquants ». Beaucoup de chrétiens vont voir des films ou assister à des spectacles gravement répréhensibles, se permettent des lectures ou des conversations du même genre et ne veulent pas renoncer à cette habitude. Nous pourrions prolonger cette énumération. Remarquez qu'il ne s'agit pas de fautes accidentelles, de surprise ou de faiblesse, mais d'une orientation de vie. Tous ces pauvres chrétiens qui viennent encore à la messe sont menacés de perdre la foi et la perdront, sauf miracle, à moins que la prédication du dimanche les garde en état d'alerte.

On le voit, il n'est pas question de se décourager en constatant nos illusions et en découvrant que l'assemblée des messes dominicales n'est pas composée dans sa grande majorité de vivants, mais bien de morts, de malades ou de mourants. Il s'agit de faire face à la situation avec foi et courage et d'adapter toute notre pastorale à la vraie situation.

Il ne s'agit pas de croire que nous ne pouvons pas remonter le courant. Il convient de voir qu'un champ immense et magnifique est ouvert à nos efforts. Les tâches principales qui s'offrent à nous sont, parmi beaucoup d'autres :

1° Ramener à la messe les trois-quarts de notre population de baptisés qui n'y viennent plus. Ce sera l'œuvre d'un apostolat avant tout laïc qui formera des « catéchumènes » grâce au contact personnel suivi. Nous avons exposé ailleurs tout cet aspect de la pastorale [3].

2° En ce qui concerne les chrétiens qui viennent à la messe dominicale :

3. Voir le livre de M. A. Ryckmans, *La Paroisse vivante*, ch. V : « La paroisse missionnaire ». (*N.d.l.R.*)

A. S'occuper de ce troupeau presque partout abandonné à lui-même dans un désœuvrement complet. Rendre vivante la messe du dimanche, faire agir ces gens qui ne sont même plus des spectateurs, leur arracher à tout prix chaque dimanche au moins un acte de religion, une prière! Elle suffira peut-être à en sauver un grand nombre. Tout le problème de la messe dominicale est à repenser. Nous l'avons esquissé ailleurs. Impossible d'y revenir ici [4].

B. Soigner la prédication dominicale. Ne jamais l'omettre. Prêcher en fonction de l'état d'âme réel de ces auditeurs. Donc, suivant le conseil pressant du grand Pius Parsch, prêcher sans cesse la grâce et, en regard, ne pas omettre de rappeler que le péché, le démon et l'enfer existent toujours. Pour chacun de nos auditeurs l'état de grâce est une *question de vie ou de mort*. Clamez cela. Vous enregistrerez à chaque fois des conversions de gens qui vous diront qu'ils n'avaient jamais pensé à cela.

C. Que le pasteur, toujours suivant le conseil de Parsch, s'assigne un but très précis : pour chacun des présents à la messe, à toute messe : pas de messe sans communion. Et qu'il le dise et y revienne sans cesse. « Celui qui mange ma chair, vivra ». Que le pascalisant devienne saisonnier, le saisonnier mensuel, le mensuel hebdomadaire et l'hebdomadaire quotidien si possible. Sachons bien que, à l'heure actuelle, le très petit nombre, le tout petit nombre des « pratiquants » vit réellement de l'Eucharistie, le tout petit nombre vit réellement des sacrements. Or Jésus ne continue à vivre sur terre que dans l'Eglise par la messe et les sacrements. La chrétienté languit par suite de mille ans de sous-alimentation.

D. Avoir sans cesse devant les yeux l'importance de la vertu de religion, du culte, et que Dieu n'existe pas avant tout pour les hommes mais les hommes pour Dieu.

E. Former nos chrétiens à l'exercice sérieux de la charité fraternelle, de l'ascèse, du détachement, sans quoi il n'est pas de vie chrétienne possible.

Après cela, s'il vous reste du temps, faites de la sociologie religieuse, mais sachez bien qu'en prenant conscience des réalités que nous venons d'esquisser vous avez fait à la fois de la bonne pastorale et de la bonne sociologie religieuse. Le pain ne vous manque pas sur la planche où vous attend le travail à accomplir!

Avoir la foi et ne pas nous décourager à la vue de la réalité. L'expérience prouve que, sur tous les points du programme que nous venons de schématiser, le progrès est possible, très lent au début, plus rapide à mesure que vous vous obstinerez. Formez aussi une élite à la sainteté en ne l'oubliant pas dans votre prédication et répétez inlassablement la parole de Notre-Dame à Bernadette : « Priez pour les pauvres pécheurs » ou mieux encore cette parole de notre Sauveur qui résume toute la pastorale : « Le Fils de l'Homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu ».

Abbé A. Ryckmans.

---

4. Voir, dans l'ouvrage cité à la note précédente, le ch. XIII : « Le Jour du Seigneur ». (*N.d.l.R.*)